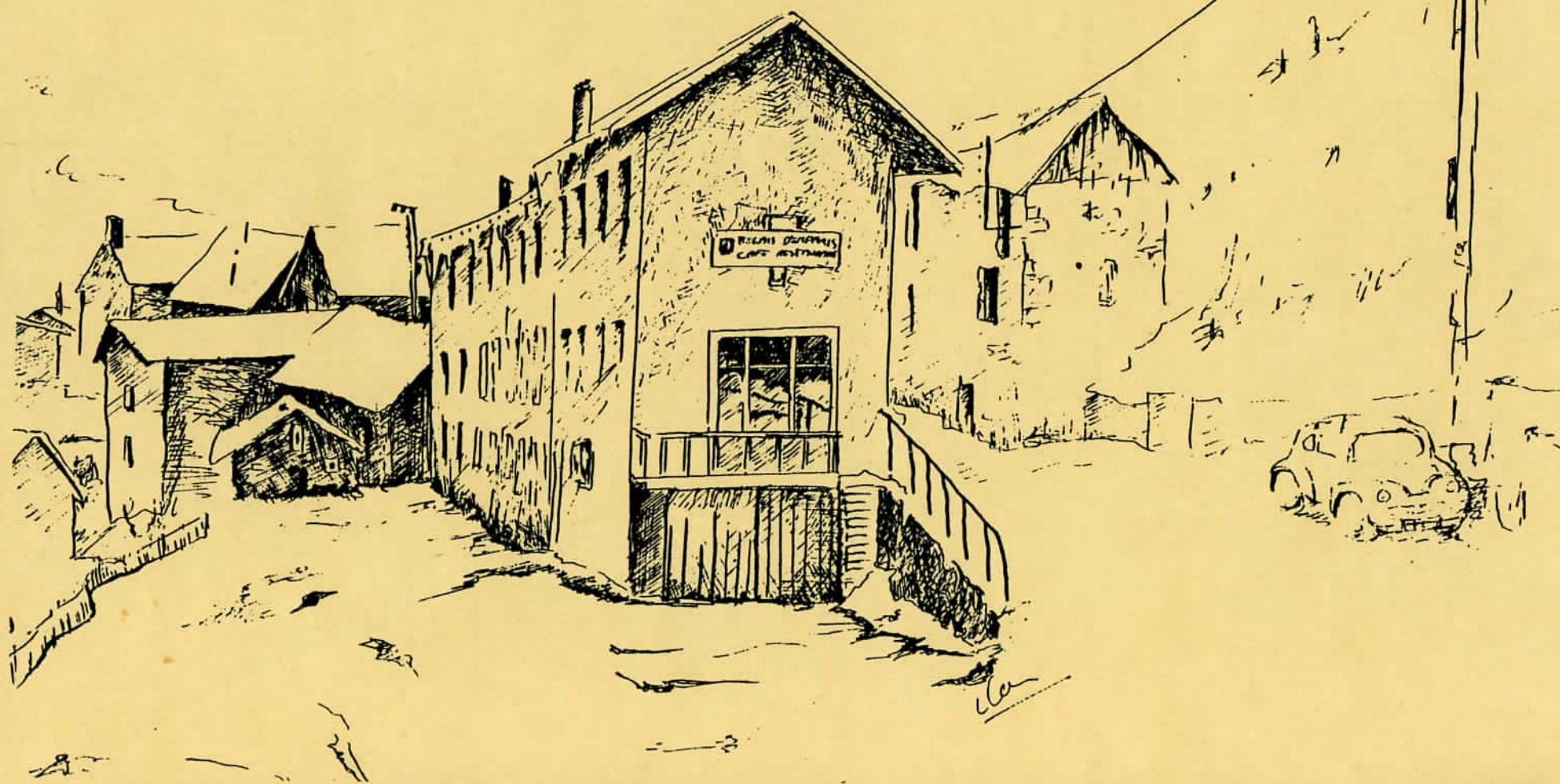


PAR LES VALLÉES
PAR LES VILLAGES



La Vallée, Les Saisons de Maurice Pons

Editorial

1.090.458 personnes et 272.615 véhicules contrôlés, 93 arrestations, 88 étrangers refoulés, 36 clandestins et 21 passeurs arrêtés. Tel est le bilan du poste frontière de Montgenèvre pour les 9 premiers mois de 1983. Ajoutons encore les contrôles quotidiens sur la route et émerveillons-nous d'être si bien protégés (surveillés?). Si on doutait de l'idée suivante, ces chiffres la conforteraient: nous sommes différents de ce côté-ci de la frontière. Nous avons bien quelque chose à préserver. Quelque chose dont il faut éviter le partage. Une manne céleste? Un gâteau symbolique? Ne pas divulguer le secret. Il y aurait danger. Surtout ne pas penser au-delà de la ligne conventionnelle appelée frontière. Assez d'Etat! Taisez-vous! Assez de pointillés! Ne dites pas cela! Mais la frontière est aussi une ligne imaginaire! Qu'allez-vous donc imaginer...

Sur la page réservée aux oeuvres "du même auteur" on peut lire dans Les Saisons les lignes suivantes: "L'auteur a publié dans Les Lettres Nouvelles, en décembre 1960, une courte nouvelle intitulée La Vallée qui est à l'origine de ce roman". Nous avons alors écrit à Maurice PONS pour lui demander l'autorisation de republier La Vallée dans Transhumances. Dans une lettre pleine de chaleur il nous a autorisé à le faire. Qu'il en soit remercié ainsi que l'éditeur des Lettres Nouvelles.

Comme il est dit sur la jaquette du livre, les lecteurs des Saisons forment une confrérie qui savoure secrètement la magie de son verbe. Cette publication de La Vallée a l'intention contradictoire de multiplier ce privilège et de donner à lire ce texte au pays qui l'a inspiré. Cela en vertu d'un principe qui nous est cher selon lequel même une situation routinière mérite réflexion. Et qu'y a-t-il de plus routinier que le retour des saisons, la chute de la neige, la boue et la glace? On les subit, on en vit quelque fois, mais on ne les mêle pas suffisamment à l'imaginaire.

La Vallée, Les Saisons nous jettent dans cette substance romanesque: le climat. Il ne s'agit pas d'un décor, mais d'un climat dans toute la rigueur météorologique -tragique- du terme. Quel his-

torien est jamais parvenu à traduire la détresse qu'on peut éprouver à voir pendant les mois d'hiver le soleil caresser le faite des maisons sans que jamais il s'attarde sur les pieds transis des villageois? Ceux-ci ne s'y tromperont pas, dans Les Saisons, en sabotant le pluviomètre, témoin d'un monde qui se borne à enregistrer leur malheur.

Mais si La Vallée se limite à la description des événements, c'est dans Les Saisons qu'on trouve le porteur de l'espoir et de son échec, l'Etranger, l'indispensable victime absorbée par le village, ce village typique de tant d'autres saignés par les guerres, abandonnés par les métropoles et dont les derniers hommes valides guettent le mirage d'un emploi de fonctionnaire.

Quel historien enfin a donné à la cuisinière de fonte la place qui lui revient dans la sociabilité montagnarde?

On n'a pas dit de quel village le roman et la nouvelle s'inspiraient. En fin de compte, c'est inutile. Chaque village a son horreur, chaque saison a son horreur. Tout est dans le regard. Il ne tient qu'à nous de vivre un perpétuel printemps.

Maurice Pons, "La Vallée", Les Lettres Nouvelles, décembre 1960.

Les Saisons, Julliard, 1965; Christian Bourgois, 1975.

MAURICE PONS

La Vallée

CETTE année-là, dans la vallée, l'hiver avait été plus rude que jamais. En une nuit, le village se trouva pétrifié par le gel : les deux fontaines changées en deux blocs de glace immobile, et dans les maisons, même au poste de douane qui était bâti de pierre, toutes les conduites éclatées. En essayant de dégeler les tuyaux dans sa cave, avec une lampe à souder, Walter Jordan avait juste réussi à faire fondre le plomb par endroits; Margaret, en décrochant des draps mis la veille à sécher, les avait vus se briser, tels des panneaux de plâtre. A peine trait, le lait gelait dans les barattes, et le pissat des chevaux dans la rigole des écuries. Puis la neige était venue, sur la terre dénudée qui l'attendait, une neige épaisse et drue, qui durant plusieurs mois engloutit la vallée tout entière, recouvrant jusqu'au lit du torrent, dont le froid avait figé les eaux vives, recouvrant jusqu'aux croix du cimetière.

Lorsque le petit Stephens fut en trois jours étouffé par la scarlatine — et allez donc appeler un médecin dans ce pays sans âme, sans route, isolé du monde par les saisons ! — on ne put découvrir un coin de terre où l'enfouir : on dut lui creuser à la pioche un trou dans la neige durcie, en attendant le dégel, et les larmes de sa mère lui gelaient sur le visage. Le printemps lui rendit un cadavre intact et bleu, et le pasteur procéda dans la boue à de secondes funérailles.

— Nous sommes trop malheureux, disaient les gens. La terre semblait usée par le froid. Au flanc abrupt

LA VALLÉE

des montagnes, il devenait insensé d'aller emblaver les jachères. Cette année-là, on ne récolta à grand-peine que quelques sacs de lentilles, et jamais, de mémoire d'homme, les lentilles n'avaient été si sèches ni si plates. Une petite herbe avait poussé dans les pâturages, mais les trombes d'eau ininterrompues qui tombèrent dès le milieu de l'été l'avaient fait pourrir sur place. Les bêtes furent prises de diarrhée. Il fallut les rentrer six semaines plus tôt que de coutume. On les nourrissait de feuilles de lentilles sèches et de petit branchage. Chez les Charley, la vache véla d'un veau mort.

Ce fut dans la vallée le signal de la révolte. Est-ce Charley qui eut cette idée sinistre ? Il avait encore les mains pleines de sang, sa blouse rouge. On mit le veau mort-né dans une brouette, et, sous la pluie battante, on marcha vers l'Hôtel de Cité. Les hommes brandissaient des fourches, les femmes des pancartes de couleurs, prêtes depuis longtemps : « Nous sommes trop malheureux ! » « Du beau temps pour tout le monde ! »

Le cortège arriva sur la place et poussa des cris hostiles. Certains parlaient déjà de mettre le feu. Mais qu'espérait-on obtenir ? Le premier moment d'ivresse passé, les manifestants se regardèrent les uns les autres : tout le conseil était là, sur la place, les deux consuls, les trois adjoints, le pasteur, et le major administratif qui avait pris d'instinct la tête du cortège. Ils se surprirent à se huer eux-mêmes, et les pancartes leur en tombèrent des mains.

— Profitons-en pour délibérer, proposa le Major, et ils entrèrent tous dans la salle du conseil.

La poussière recouvrait la table et, lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle, la porte du placard battit sur ses gonds, découvrant des piles de dossiers gris. La pièce sentait le moisi. Le texte de la Constitution, signé de l'amiral, préfet d'Etat, était affiché sur le mur de plâtre. Une punaise était tombée, et le coin supérieur gauche de l'affiche pendait bêtement dans le vide. Sur un socle, le buste en marbre blanc de l'amiral souriait de ses yeux vides. C'est sur lui que se tourna la vindicte des montagnards.

MAURICE PONS

LA VALLÉE

— On n'a rien à en faire de ces amiraux ! cria Margaret.

Lequel d'entre eux, d'un coup de fourche, le fit basculer de son socle ? Le buste de marbre roula sans dommage sur le plancher.

— Au feu ! au feu, l'amiral !

Deux des adjoints le saisirent, et tentèrent de l'enfourer dans le gros poêle rond de la salle du conseil. Le crâne pénétra, et la tête, mais il demeura ainsi, arrêté par les épaules, le socle posé à l'envers sur le foyer, comme une bassine. Dans l'agitation le tuyau du poêle s'était effondré, et un lourd nuage de suie grasse s'était répandu partout.

On s'assit enfin autour de la table, et l'on commença à mettre en accusation les pouvoirs publics : pourquoi les chasse-neige étaient-ils restés tout l'hiver bloqués par la neige ? qui avait laissé se noyer les pompes à eau ? comment le feu avait-il pu prendre dans le poste à incendie ?

On se tourna vers le pasteur, qui était responsable de la météo. Le pasteur prit un visage de Christ au calvaire :

— La météo n'est pas bonne, dit-il.

— Ah ! Ah ! c'est facile à dire, rugit Walter Jordan.

Le major administratif usa de son autorité pour qu'on évitât toute querelle partisane. A l'unanimité, le conseil vota une motion fustigeant « l'inclémence des éléments » ; elle réclamait de la façon la plus impérieuse « une véritable révolution sidérale, du beau temps pour tout le monde et le bonheur en toute saison ». Chacun rentra chez soi, sous la pluie, apaisé mais peu confiant dans des promesses qu'on s'était faites à soi-même.

★

L'automne surprit les villageois au milieu de ces incertitudes. La pluie ne cessait pas de tomber, emportant les labours, charriant des fleuves de boue à travers les maisons. Un glissement de terrain avait emporté ce qui restait de la route, avec ses garnitures

de poteaux et de câbles. Le village, une fois de plus, était isolé du monde — mais les gens se demandaient s'il y avait vraiment un monde, au delà de leur vallée.

Les deux étrangers arrivèrent par la montagne. Ce fut vers la mi-octobre, un soir où la pluie commençait à tourner en neige. Il y avait quelque chose de militaire dans leur tenue : ils portaient des casquettes à visière, des vareuses de laine épaisse. Mais leurs écharpes, autour du cou, avaient été visiblement tricotées à la maison, par des mains de mère ou d'épouse, et quand ils eurent débouonné leurs vareuses sur des pull-over et posé leurs casquettes sur la table du café, découvrant de lourdes mèches de cheveux blonds, on vit bien qu'ils n'étaient pas soldats. Tout le village accourut, on entoura leur table, pendant qu'ils vidaient, en se renversant curieusement en arrière, les petits verres d'alcool qu'on leur avait servis : un alcool de lentille, fait dans la vallée, couleur de tisane et qui râpait la langue.

Le préposé aux douanes, avant tout autre, était en droit de les interroger.

— Vous venez donc d'ailleurs ? demanda-t-il.

Ils répondirent courtoisement :

— Oui. Nous sommes venus par la montagne.

C'est alors que l'un d'eux, comme pour devancer la question suivante, qu'il pouvait bien attendre de la part d'un douanier, rejetant le corps en arrière, mit la main dans la poche de sa vareuse, et fit couler doucement sur la table, dans le grand silence des villageois, une poignée de graines. Elles rebondirent en tous sens, dans un bruit de petite pluie sur une vitre, et se répandirent en corps d'armée sur la table ; elles avaient des formes longues et heureuses, une blancheur transparente. Cela n'avait rien de végétal, on aurait dit de toutes petites dents. Les villageois restèrent muets devant cette merveille.

— C'est du riz, dit enfin l'un des deux voyageurs. Vous avez sûrement chez vous des jeux d'échecs, ou de dames ? Si vous mettez un grain de riz sur la première case, deux sur la seconde, quatre sur la suivante, et

MAURICE PONS

ainsi de suite, en doublant toujours, vous obtenez des tas immenses, des montagnes de grains et de sacs, de quoi remplir tous les greniers de l'Inde ou de la Chine...

— Chez nous, dit l'autre, au printemps — mais c'est très souvent le printemps chez nous — on va repiquer le riz dans les rizières. Il faut entrer dans l'eau jusqu'aux cuisses. Les filles retroussent leurs jupes jusqu'à la ceinture. Elles ont de petits pantalons blancs, jaunes, rouges, mouillés comme des drapeaux sous la pluie. L'eau est douce, et tapissée d'herbe. Le travail est dur, mais chez nous, le riz est à tout le monde, et l'eau, et le soleil aussi. On met de grands chapeaux. On chante quelquefois. Ecoutez :

Il se rejeta en arrière, mit les mains dans les poches de sa vareuse, et il chanta :

*Grain de riz, grain d'amour
Deux grains pour le roi, deux grains pour la tour
Le fou et le cavalier
En auront plein leurs souliers
Si la reine est en peine
Il faudra la marier
Il faudra la marier...*

Depuis quatorze hivers, on n'avait plus chanté dans la vallée — que les psaumes funéraires. Quand les deux étrangers remirent leurs casquettes et repartirent, harcelés jusqu'au dernier instant de questions, ils laissèrent dans les esprits comme une poussière d'images. Chacun tenta de s'endormir ce soir-là, dans la vallée, rêvant du pays merveilleux de derrière la montagne, où les mères tricotent pour leurs fils des écharpes blondes aux yeux bleus, où l'on va pieds nus dans des lacs d'eau claire sous un éternel printemps, où l'on chante des comptines en récoltant des graines miraculeuses qui se multiplient toutes seules par soixante-quatre jusqu'à la Chine et que des filles en petite culotte rouge pèsent en riant avec des chapeaux de paille sur de grands échiquiers...

LA VALLÉE



Il n'y eut ni délibération ni conseil; mais comme si le vent de la tentation avait soufflé toute la nuit dans la vallée, au matin la décision était prise : on partait.

En sortant devant leur porte les baluchons qu'ils préparaient depuis l'aube, les Charley aperçurent les Jordan qui devant leur porte sortaient les baluchons que depuis l'aube ils préparaient. Margaret déjà arrimait sur son baudet.

— Pas besoin de matelas ! lui cria sous la pluie Rodrigues, qui arrimait déjà sur son baudet. C'est le printemps là-bas. On dort dans le fenouil !

Le préposé aux douanes partait en uniforme de douanier : le passage des frontières, pensait-il, en serait facilité, et le pasteur qui n'emportait sur son dos qu'un rucksak, partait sa Bible à la main : le trajet, pensait-il, en serait moins fastidieux. On se retrouva bientôt sur la place : mulets, bétail, charrettes et gens, les enfants encapuchonnés, les vieillards grelottant dans leurs hardes. Le major administratif, d'instinct, prit la tête du cortège.

— Si on se vengeait, avant de partir ? proposa encore Margaret, que les circonstances révélaient peu à peu un fier leader.

On chercha quelle vengeance, dans le village déserté, serait encore assez publique : on pensa au pluviomètre. C'était un appareil rudimentaire, récipient de zinc sur un trépied de bois. Il était plein, il débordait. On se rua sur lui, on le renversa dans la boue comme une bête malfaisante, on le piétina, sous l'œil tout de même réprobateur du pasteur. Puis la caravane se mit en route vers la montagne. Jamais on ne vit dans l'histoire l'exemple d'un si confiant exode.

Trois jours durant on marcha, sous une pluie qui devint vite neige. Le chemin remontait une gorge étroite, ravinée par les eaux, où poussaient encore quelques conifères. On voyait leurs racines courir à

MAURICE PONS

nu sur le sol, enserrant parfois un rocher comme une proie. Sur un replat, puis un autre, les émigrants découvrirent deux villages abandonnés : les toits des chalets s'étaient effondrés à l'intérieur des demeures, envahies par les mousses et les ronces. Ces images désolantes les confirmaient dans leur volonté de fuir et les emplissaient d'espoir.

On faisait halte dans ces masures à l'abandon. On y découvrait parfois de vieux fourneaux, dans des cuisines point trop endommagées, où l'on pouvait allumer du feu et faire cuire des lentilles avec du lard ; la nuit, on dormait dans des granges, tout le village et les bêtes entassés dans ce qu'on trouvait de paille.

Le chemin montait toujours, les lacets se faisaient plus serrés. Les charrettes s'embourbaient, on les abandonnait une à une, sans regret, et l'on continuait à pied, menant les chevaux par la bride. Le froid était devenu vif, la couche de neige épaisse. Les pins avaient disparu ; il n'y avait plus, pour toute végétation, que de ces aiguilles rocheuses, découpées par l'érosion et qu'on appelle, par dérision, des demoiselles.

Le soir du troisième jour, les villageois franchirent à grand-peine, dans le roc, la barrière d'un verrou glaciaire. Les hommes durent refaire deux et trois fois l'escalade, revenant chercher les vieillards et les jeunes enfants, tirant par le licol les bêtes apeurées. On laissa là la plupart des bagages.

Enfin l'on se trouva sur un vaste plateau, totalement dénudé, recouvert d'une neige épaisse, battu par un vent glacial et violent. Fermant l'horizon, la ligne blanche du col se découpait sur le ciel gris, comme la coque d'un immense navire posé entre les montagnes : la frontière. De l'autre côté, ce serait la descente, ce serait l'arrivée dans la vallée des rizières, ce serait le printemps.

Le plateau montait en pente douce, les villageois forcèrent la marche. Ils ne sentaient plus ni le froid, ni la fatigue, ils auraient voulu courir. On aurait dit que les bêtes mêmes, tout affamées qu'elles étaient, avaient hâte de franchir le col : voilà qu'elles gamba-

LA VALLÉE

daient en avant, tirant le cou. Mais rien n'est trompeur comme la montagne. Il fallut plus de deux heures pour atteindre le col. La nuit était tombée. Le major administratif décida qu'on passerait la nuit dans la cabane frontière, et qu'en ne descendrait qu'à l'aube.

Cette dernière nuit fut fiévreuse, on s'en doute. La cabane frontière servait de refuge aux contrebandiers. Ils l'entretenaient contre vents et tempêtes, ils y laissaient du petit matériel ; l'été, ils y entassaient des branchages dans une sorte de hangar, qui pouvait tenir lieu d'étable. Mais les émigrants firent à bonne fortune mauvais cœur : ils n'avaient pas l'intention de s'installer pour l'hiver. Il fallut désigner deux volontaires pour allumer le feu, deux autres pour cuisiner. On liquida les dernières réserves de lentilles et de lard ; encore fallut-il obliger les femmes, comme des enfants capricieux, à prendre quelque nourriture.

— Assez de lentilles ! Jamais plus de lentilles ! grognaient-elles, et elles restaient le nez collé au papier huilé des fenêtres, sans rien voir que le tourbillonnement fou de la neige, et le trou noir et fascinant de la vallée.

Le major éteignit enfin la lampe, et chacun se coucha du mieux qu'il put, qui sur des fagots, qui sur de la paille, les plus heureux ayant découvert de vieux sacs et même des couvertures militaires. Mais hormis les enfants recrus de fatigue qui à peine étendus avaient divagué dans le sommeil, personne ne dormait, personne ne voulait dormir. On restait là, étendu dans le noir et les yeux grand ouverts, écoutant le ronflement du poêle et le ronflement de la tempête. Les maris étreignaient dans la nuit la main de leurs femmes, et les femmes caressaient la tête de leurs enfants, comme des naufragés à la fin de leurs épreuves, lorsqu'ils ont touché du pied le fond de la mort, et qu'ils retrouvent en pleine lumière le soleil noir de la vie.

On entendit alors, étouffé d'abord par les bruits de la montagne, comme le murmure lointain d'une cohorte

MAURICE PONS

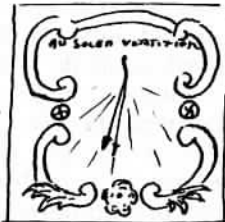
d'anges. Qui pouvait venir ainsi sous le ciel de neige, dialoguer avec le vent et la nuit ? Chacun remit le silence à la place de ses songes. Mais qu'entendit-on soudain ? qu'entendit-on ? des voix vraiment humaines, et des mots de chaque jour, des « ho ! hisse ! » des « holà ! » et « courage ! » et « nous arrivons ! » avec l'accompagnement des clochettes et les meuglements d'un troupeau. Ils furent tous debout, tous, allumant les lampes et se précipitant dehors, refusant encore d'y croire.

Alors, devant leurs yeux ils virent apparaître des mulets et des vaches et puis des hommes et des femmes, trainant des ballots, des enfants, tellement semblables à eux-mêmes. A leur tête marchaient un major administratif, un douanier en uniforme, un pasteur portant un rucksak. C'étaient les habitants de la vallée heureuse qui avaient quitté leur pays. Ils semblaient exténués de fatigue, transis de froid, mais animés d'on ne savait quel espoir.

Les deux majors se saluèrent dans la neige, comme on se regarde dans la glace.

— Nous étions trop malheureux. On nous avait dit que chez vous...

Mais il parut soudain comprendre et il ne put achever sa phrase.



Transhumances

78-82

A l'origine cet entretien était destiné à paraître dans Passage, dont Jean BOCOGNANO était le directeur. Pour des raisons techniques, comme on dit, il n'a pu y prendre place.

Le publier dans Transhumances c'est céder à l'autosatisfaction, mais seulement après avoir satisfait d'autres motivations. Celle de faire un bilan du journal tout en le présentant aux nouveaux lecteurs (qui fait quoi ? dans quelle intention ?). Celle surtout d'avoir une pensée pour trois disparus : Emilie CARLES, la première directrice de publication, Wladimir RABINOVITCH, le critique enthousiaste et stimulant et l'interviewer et ami, Jean BOCOGNANO.

Altitude : 1376 mètres. Anno domini : 1740. A l'entrée du village, une maison vaste et noble. Sur la façade, deux cadrans solaires (on ne sait jamais) et cette inscription HOMO PACIFICUS PLUS PRODEST QUAM BENE DOCTUS. Là vit, pacificus et doctus, le directeur de Transhumances, revue doublement montagnarde puisque pensée, faite et lue en montagne et parce que ceux qui la font auraient, sous la Convention, siégé à la Montagne plutôt que dans le marais girondin.

Jean Bocognano - Vous habitez à près de 1400m, vous travaillez au-dessus de 2000m. On peut dire, si on regarde la vie que vous menez, que vous êtes un montagnard. Du moins vous l'êtes devenu. Tout en travaillant, au sens ouvrier du terme, en montagne, vous êtes aussi directeur d'une revue qui paraît depuis 1978 et en est à son 13^e numéro. Comment est né Transhumances ?

René Siestrunk - Ce n'est pas très original, c'est une rencontre qui est à l'origine de Transhumances, une rencontre de lycéens et de jeunes travailleurs saisonniers liés aux métiers de la montagne et du tourisme. Il y avait à ce moment (1978) une conjoncture psychologique heureuse dans la jeunesse briançonnaise. Mais naturellement pour certains l'engagement dure, de bonne foi d'ailleurs, une semaine ou un mois. Pour d'autres, il y a une espèce de pudeur à ne pas s'arrêter trop tôt. Et on est toujours là, cinq ans plus tard.

J.B. - Quel est le sens de votre démarche ? Est-elle politique, au meilleur sens du terme bien entendu ?

R.S. - Je dirai plutôt idéologique. J'ai d'ailleurs risqué dans la revue la notion de contre-idéologie pour contrer la propagande du tout-touristique (comme on dit le tout-nucléaire) qui dans les années 1977-78 présentait, en un discours écrasant, le tourisme comme la seule chance, la "vocation" du Briançonnais. Notre deuxième volet, c'est l'armée qui, dans un discours du

même ordre, est présentée comme l'essence de Briançon. Nous disions au contraire qu'à Briançon l'antimilitarisme devrait être reconnu d'utilité publique. Dire qu'il est possible de faire autre chose que d'attendre toujours tout de l'extérieur, comme il est de tradition ici, devrait être encouragé.

J.B. - Donc tourisme et armée sont vos cibles de choix, qui souvent n'en font qu'une. D'autres thèmes parcourent vos numéros, comme le travail saisonnier, mais ils sont souvent connexes aux deux premiers. Sur ces thèmes Transhumances essaie de faire passer une autre idéologie que celle qui domine et surtout dominait à l'époque giscardienne. Pourquoi ce titre ?

R.S. - Eh bien! dans "transhumance", il y a "trans" qui donne l'idée de traversée et "humus" qui fait penser à la terre. Il y a donc là le mouvement et la pause. Nous avons beaucoup parlé du nomadisme, celui du tourisme actuel bien sûr, mais aussi celui d'une société où le déplacement ne serait plus une obligation rituelle, où les villes transformées ne feraient plus fuir le citadin qui s'y trouverait bien, où le lieu serait, en un mot, "indifférencié".

Naturellement "transhumances" c'est aussi une référence aux vieilles traditions d'occupation de l'espace montagnard par les troupeaux et leurs pasteurs.

J.B. - Vous vous intéressez donc à des problèmes montagnards qui sont des problèmes de région frontrière et des problèmes de stations de ski ou de stations touristiques d'été.

R.S. - Oui, nous avons montré, je crois, que, du moins dans les régions-frontières, ces problèmes ne sont pas sans liens. Nos idées sur l'armée et le tourisme se justifient précisément parce que dans les régions-frontières l'espace est beaucoup plus sensible et parce que, là, le tourisme a pris exactement le relais, et même la place, de l'armée. De telle sorte que ces mono-activités sont devenues des habitudes de pensée qui aboutissent à un certain colonialisme, non violent certes, mais qui en pesant sur l'imaginaire empêche de penser à autre chose et enferme dans les schémas-types des activités touristiques.

Nous laissons à d'autres -et ils n'y manquent

pas!- de proposer des solutions. Notre rôle, moins facile, serait d'essayer de faire évoluer les mentalités.

J.B. - Précisément quelle est votre influence sur ce milieu montagnard que vous voulez toucher? Ce que je voudrais savoir c'est si un discours qui vient d'ailleurs (vous le reconnaissez) est écouté.

R.S. - Dans le Briançonnais, critiquer l'armée c'est, automatiquement, être désavoué. En fait en parler, c'est déjà trop. Donc, à partir de là, nous sommes grillés mais n'importe! puisque notre but n'était pas de faire fortune en vendant un journal ni de plaire à tout le monde.

Au départ notre volonté était provocatrice et, sur ce point, nous n'avons pas été déçus. Un colonel a fait jouer le droit de réponse, publié à côté des communiqués des Comités de Soldats!

J.B. - Vous avez donc touché.

R.S. - Malgré cette perte de crédibilité dans le public, nous avons tenu et maintenant nous commençons à exister.

J.B. - Pensez-vous que vous pourrez avoir, à la longue, une influence de type idéologique ou politique sur un public de gens qui habitent en montagne ?

R.S. - C'est pour beaucoup une question de diffusion. Peut-être en parlant davantage du pays, comme dans le numéro 13, en étant d'une lecture plus abordable, toucherions-nous plus de monde.

J.B. - Vous avez succédé comme directeur de Transhumances à Emilie CARLES...

R.S. - qui nous a encouragés au début. Mais nous n'avons pas joué de son nom. Cela nous a quand même servi, bien sûr, mais indirectement.

J.B. - Votre journal n'a jamais vraiment porté sa marque..

R.S. - Non, elle était déjà malade quand nous avons commencé et elle n'a pas pu travailler avec nous.

Paranoïa ou non, sachant que nous allions aborder des sujets délicats, nous voyions déjà les renseignements généraux chez nous et nous avions besoin d'une personnalité. Nous avons pensé à elle, qui a accepté en regrettant de ne pouvoir faire plus.

Nous avons aussi pensé à Wladimir RABINOVITCH (1) qui se serait engagé, lui, sur un projet concret, un programme plus vigoureux que le nôtre; car il ne croyait pas à la liberté d'expression systématique et contradictoire au sein d'un même organe de presse et, de ce point de vue, nos premiers numéros l'ont beaucoup étonné.

J.B. - Vous y avez gagné de vous faire vous-mêmes et d'apprendre sans mentor à naviguer parmi les écueils. Cela dit, Rabi, collaborateur occasionnel de Passage, a beaucoup écrit dans Transhumances.

R.S. - Oui, et dès le troisième numéro, avec "Délit de vagabondage", où il nous a décrit son itinéraire. C'est un homme qui a réussi à apporter un renouvellement de la pensée dans des domaines bien différents, voire divergents, comme le judaïsme, le droit, la littérature et notamment le théâtre. Ce qui frappait toujours, c'était son immense disponibilité et son exactitude quand on le sollicitait.

J.B. - Il y avait entre vous communauté d'esprit malgré les différences d'âge.

R.S. - Il était étonnamment jeune! Aussi, alors qu'il commençait à désespérer de la région, où ses fonctions de juge lui avaient valu plus d'es-time et de déférence que d'intimes amitiés, fut-il surpris de voir que la jeunesse pouvait quand même faire ici quelque chose; et il s'enflamma pour notre aventure, nous faisant à chaque numéro des éloges excessifs.

J.B. - Ce fut aussi un grand collaborateur d'Esprit.

R.S. - Oui, il procédait, si je puis dire, par coups de cœur et son dernier fut l'affaire Bidalou. Auparavant, il y avait eu Goldmann. Ces grandes causes ne l'empêchaient pas de rester attentif à des questions mineures.

Il a été tellement calomnié qu'il faut lui rendre justice. J'ai même entendu un élu dire que, pour gagner un procès jugé par Rabinovitch, il suffisait de mettre sa carte du P.C.F. sur la table! C'est du délire...

J.B. - Quitte à vouloir "couler" Rabi, on aurait pu trouver autre chose.

R.S. - Et pourtant cela prend. En effet, dans la vallée de Névache, dès qu'on est non-conformiste, on est catalogué "communiste".

J.B. - Cela marche partout, croyez-moi. Ainsi, à Paris, Chapoutot et moi, lorsque nous étions au comité de La Montagne, y passions-nous pour communistes. On l'a écrit, je l'ai lu.

Sur les problèmes agités par Transhumances, Rabi avait-il des vues personnelles? Était-il d'accord avec vous sur votre façon de poser les problèmes?

R.S. - Sur l'armée, il jugeait notre position trop entière. Pour lui, l'armée, c'était le lieu de rencontre avec d'autres gens, d'autres classes sociales. Il considérait le service militaire comme une expérience enrichissante.

J.B. - Question d'âge peut-être, je ne trouve pas ça faux.

R.S. - Il y a quand même d'autres manières aujourd'hui de rencontrer les gens!

J.B. - Voire! Et sur les problèmes touristiques!

R.S. - Il était plus près de nous, mais il était sensible à l'aspect concret ou technique de ces problèmes. Et il avait sur une question comme celle du contrôle des forfaits des remontées mécaniques, des positions radicales. Il n'acceptait pas en effet qu'on traite les skieurs comme bovins à l'abattoir.

Sur l'aménagement lui-même, nous n'avions pas de divergence. Il était notamment favorable au développement du tourisme social, ou plus généralement d'un tourisme contrôlé par la société locale.

J.B. - La disparition de Rabi vous prive de son autorité et de sa pensée.

R.S. - Je dirai simplement que, pour moi, elle a été l'expérience de la mort et du discours à tenir sur elle. En fait fidélité et mémoire ne me paraissent pas de vains mots.

J.B. - Il reste Transhumances. Quel est son avenir?



D'après Ernst Ludwig Kirchner

R.S. - Plusieurs thèmes nous imposent de continuer. Le prochain numéro se veut un mode d'emploi des stations de sports d'hiver à l'usage des travailleurs. Puis il y aura les grands travaux en montagne, la frontière, la tuberculose, des monographies de vallées. Enfin, on continuera de tourner de petits films en super 8. On aimerait que le super 8, cinéma du touriste et de sa mémoire, devienne le cinéma de la réflexion sur le tourisme et sur l'espace.

Le Rosier, 25 mars 1982

(1). Juge à Briançon, auteur de Les Sports de Montagne et le Droit, premier traité juridique sur le ski et l'alpinisme (1959; 2ème édition refondue en 1980); également critique littéraire, dramaturge et essayiste.



L'agriculture dans la petite région "Briançonnais"

Les Etats Généraux du Développement agricole, organisés par le Ministère de l'Agriculture, avaient pour but de susciter un large débat sur les orientations à venir de l'agriculture et du développement en particulier. Trois thèmes devaient être discutés: Quels sont les types d'exploitation et les systèmes de production qui permettront de maintenir le maximum d'actifs et de valoriser les ressources naturelles? Quelles sont les méthodes de développement adaptées à un tel objectif? Comment les structures devront-elles évoluer?

L'organisation des Etats Généraux avait lieu à trois niveaux: les "petites régions", été-automne 82; les régions de programme, fin 82; rencontre nationale, début 83. Le rapport suivant est le rapport de synthèse de la petite région "Briançonnais", l'une des 550 petites régions du pays. Les agriculteurs font eux-mêmes le point sur l'agriculture de montagne.

LE BRIANCONNAIS

- . Une faible population active agricole: 5% de la population active du Briançonnais.
- . Démographie: augmentation de la population active (liée au tourisme).
- . Importance du tourisme: sur les cantons de LA GRAVE et MONETIER, on compte, en période estivale 6 touristes par résident permanent.

L'AGRICULTURE

- . 485 exploitations en 1970.
- . 331 exploitations en 1979.
- . Un fort taux de disparition des exploitations (-4,9%/an), qui va en ralentissant (plus faible pourcentage d'exploitants âgés).
- . Une faible moyenne S.A.U.: 11 ha, une forte proportion de double-actifs dont:
 - . 38% ont moins de 5 ha
 - . 22% entre 10 et 20 ha
 - . 14% entre 20 et 35 ha.

La faible taille moyenne en U.G.B. (31 brebis mères ou 4 vaches) est à mettre en relation avec la forte proportion de petites exploitations et le nombre important de double-actifs (27% des chefs d'exploitation sont à temps complet). D'autre part, 90% des exploitations utilisent les pacages collectifs.

- . Un rajeunissement de la population agricole. Le rapport du nombre de chefs d'exploitation de plus de 65 ans à celui de moins de 35 ans passe de 7,3 en 1970 à 1,48 en 1979.
- 14 Dotations Jeunes Agriculteurs ont été accordées entre 1973 et 1980.

DES SITUATIONS TRES DIVERSES

D'UN CANTON A L'AUTRE

Une grande diversité est rencontrée dans le Briançonnais de par:

- . le nombre d'actifs agricoles: peu nombreux, voire absents, sur certaines communes, avec développement des terres incultes, ils sont au contraire nombreux et jeunes sur d'autres (La Grave, Monêtier).

- . la spéculation agricole envisagée: ovins, bovins, caprins. Exemples: Cervières comporte une majorité d'exploitations à système mixte ovins-bovins; La Grave voit se développer d'une part des troupeaux de brebis, d'autre part des troupeaux de bovins (vente de génisses prêtes).

- . le projet d'avenir: y aura-t-il de la place pour tout le monde? ou, au contraire, la commune va-t-elle s'embroussailler totalement?

Cette diversité peut être expliquée par des contextes géographiques différents (relief, abondance de l'eau, etc...), le contexte humain (renouvellement de la population, départs, etc...) et le contexte touristique qui a pu se poser en violente agression ou au contraire en partenaire.

Malgré cette diversité, la consultation pour les Etats Généraux du Développement a fait ressortir des réflexions communes dans l'ensemble, parfois contradictoires sur certains points:

- . le foncier n'est pas maîtrisé et représente un obstacle important aux divers aménagements et améliorations techniques.

- . l'éloignement et l'isolation de cette petite région provoque son abandon progressif par les structures commerciales départementales.

- . la pluriactivité est souvent controversée: positive pour certains, elle est vivement rejetée par d'autres.

- . les potentialités naturelles et commerciales intéressantes, à mieux maîtriser.

- . les subventions sont ressenties comme une assistance.

- . l'endettement est un obstacle à la vie sereine, pour un revenu toujours faible.

- . les installations sont difficiles.

Nous reprenons ces différentes réflexions dans la suite du rapport, traité par thème 1 et 2. Le thème 3 n'a pratiquement jamais pu être abordé.

THEME 1

ASSEZ DE TRAVAIL!

PAS ASSEZ DE REVENU

Les agriculteurs pensent que le rythme de développement, subi plutôt qu'accepté, de leurs élevages doit s'infléchir. 200 mères constituent un travail suffisant pour occuper une U.T.H. 6 heures par jour et 7 jours sur 7. Soit 42 heures par semaine. En plus, il reste tout le travail de production et récolte des fourrages, fumier, entretien des bâtiments... soit 70 h. par semaine.

En matière de travail, l'agriculture affiche complet. S'agrandir constitue dans bien des cas une nécessité pour le revenu, mais pas un choix délibéré. On augmente chaque année un peu plus parce que le revenu par U.G.B. diminue. Le résultat est un surcroît de travail que ne compense pas en montagne la mécanisation. "On n'a plus le temps de se voir comme avant en veillée".

LA QUALITE DE LA VIE

N'EST PLUS

CE QU'ELLE ETAIT

"Il vaut mieux être chômeur que paysan, on gagne plus". Le métier d'agriculteur par le nombre d'heures de travail qu'il nécessite et le peu de ressource qu'il permet d'espérer est dévalorisé par rapport aux métiers liés au tourisme que nous cotoyons.

Une revendication constante qui nous est apparue tout au long de cette enquête va dans le sens d'une disponibilité plus grande. "Si j'avais plus de temps et de moyens, je sélectionnerais mon

troupeau. Je ne souhaite plus m'agrandir pour éviter de travailler encore plus. Simplement vivre et payer mes emprunts. La modernisation de l'exploitation nous apporte des facilités de travail mais en montagne les performances du matériel sont trop limitées".

DES INVESTISSEMENTS

REMIS EN CAUSE

L'augmentation du troupeau a demandé la construction d'un bâtiment d'élevage et l'achat d'un matériel de traction et de récolte important.

Le coût de fonctionnement du matériel, la charge d'emprunt du bâtiment et du matériel consomment toutes les rentrées d'argent permises par l'augmentation de l'effectif.

Ainsi un troupeau ovin de 150 à 200 mères ne rapportera pas davantage à l'éleveur qu'un troupeau de 60 à 80 mères il y a 10 ans, avec plus de soucis.

MECANISATION INTERESSANTE

MAIS ELLE COUTE CHER

Il semble difficile de revenir en arrière ou, en tout cas, on imagine pas de quelle façon cela pourrait se faire. En montagne seule la moto-faucheuse a permis un bon en avant en remplaçant la faux. Le matériel adapté à la montagne existe, mais son prix n'a rien à voir avec les revenus autorisés dans l'agriculture. La motorisation a remplacé la traction animale par l'attrait qu'elle représentait surtout pour les jeunes mais l'endettement qu'elle induit enferme l'agriculteur dans un cercle infernal.

Actuellement on est obligé de travailler à l'extérieur de l'agriculture pour mettre l'argent qu'on gagne dans le matériel ou les bâtiments.

ACCUEIL TOURISTIQUE INTERESSANT

Dans notre région les agriculteurs qui ont su ou pu aménager des gîtes pour l'accueil touristique pensent qu'il s'agit d'une solution intéressante encore à développer.

En agriculture de montagne la détérioration constante des prix agricoles par rapport à l'énergie ou aux produits industriels nécessaires à la fonction de production conduit cette agriculture à disparaître.

TRANSFORMATION DES PRODUITS

VENTE DIRECTE:

CRENEAU OU GENERALISABLE?

A Monêtier la transformation des produits de l'élevage et la vente directe permet à ceux qui échappent aux systèmes traditionnels des circuits économiques de mieux "s'en sortir".

Ainsi des systèmes intégrant l'autoconsommation, un salariat occasionnel, voire des pratiques illégales se portent mieux que des exploitations plus vastes, spécialisées dans une production et ayant investi dans un atelier d'élevage moderne, copié sur le modèle d'agriculture industrialisée et intégrée au système économique.

La vente directe n'est pas possible pour tout le monde, mais c'est sans aucun doute une solution originale adaptée au Briançonnais qui permet à des exploitations petites de se maintenir. La question qu'on peut se poser: y aura-t-il de la place pour tous sur ces marchés? Si on retire une partie du lait à la collecte déjà trop faible, n'hâterons-nous pas la mort du ramassage déjà bien malade?

LE FONCIER

Les exploitations sont mal structurées et morcelées. La concurrence pour le foncier écarte bien souvent les agriculteurs. Il serait souhaitable d'assurer la maîtrise du foncier, pas forcément en devenant propriétaire. C'est la tâche

la plus urgente. Il faut donner aux agriculteurs les moyens de la maîtrise du foncier, des méthodes autoritaires ont même été envisagées.

THEME 2

LE BRIANCONNAIS

EST UN "BOUT DE CHAÎNE"

Le système coopératif actuellement en place a des limites. Les adhérents du Briançonnais de par l'éloignement, engendrent un surcoût: petites structures, donc petites quantités de produits dégagées, pour un transport important.

Les coopératives et groupements de producteurs ne sont pas plus capables de mieux valoriser les produits que les industriels privés, pourtant l'apport technique est évident.

Ce ne sont pas les coopératives ou les groupements de producteurs qui sont mauvais, c'est le système économique qui les pousse à disparaître, qui est mauvais.

REINVENTER LA COOPERATIVE

Il faudrait réinventer le système coopératif, en utilisant le potentiel commercial local. Le lait consommé à Briançon nous arrive de Nice.

AIDES, SUBVENTIONS: UN "ASSISTANAT"

Les aides à l'agriculture sont toujours ressenties comme un assistanat et devraient être plutôt distribuées pour une meilleure valorisation du produit.

La somme des aides distribuées pour un maintien artificiel des exploitations revient plus cher à la collectivité que l'établissement de petites unités de transformation qui permettraient à l'agriculteur de vivre réellement de son produit

VALORISATION DES PRODUITS

Il faut moins d'intermédiaires et valoriser sur place une production de qualité.

FORMATION

Une opinion: "la formation sur le tas est la meilleure". L'apport technique du groupement de producteurs est intéressant.

Une autre opinion: "la formation nous paraît déterminante pour le développement de notre agriculture: en témoigne le rapport d'activité du C.C.J.A. du Briançonnais".

LA TECHNIQUE SE HEURTE AU FONCIER

Le groupe comptabilité qui a été mis en place est très positif. La formation des agriculteurs doit prendre appui sur le contexte réel: à quoi sert d'améliorer une prairie qu'on n'a pas la certitude de pouvoir travailler ?

LA SURFACE MINIMUM

D'INSTALLATION NE SIGNIFIE RIEN POUR NOUS

La S.M.I. ne signifie rien pour nous, sinon une barrière à l'obtention de la dotation, des prêts, de l'inscription à la M.S.A.

"La paperasserie et les entourloupes" qui accompagnent une installation, un plan de développement sont délirantes. Quand on s'installe on impose des normes administratives, techniques, économiques mais on ne prend pas assez en compte les aspirations du "bonhomme" qui va travailler.

TRAVAIL EN COMMUN

Le travail en commun existe, mais n'est pas assez répandu et en tout cas peu structuré.

INSEMINATION

L'insémination artificielle, récemment introduite est déjà intéressante au niveau sanitaire. Mais pas souvent considérée comme utile (notamment par la vente de génisses pleines). Les déplacements importants sont à la charge de l'inséminateur, pour qui c'est peu rentable.

RECHERCHE

Peu de propositions: "produire plus, mais à quel prix" (à propos du matériel).

Sigles:

C.C.J.A. : Cercle Cantonal des Jeunes Agriculteurs.
D.J.A. : Dotation Jeune Agriculteur.
M.S.A. : Mutualité Sociale Agricole.
S.A.U. : Surface Agricole Utile.
S.M.I. : Surface Minimum d'Installation (soit 16 ha de labours ou l'équivalent).
U.G.B. : Unité de Gros Bétail (soit une vache ou cinq chèvres ou six brebis).
U.T.H. : Unité de Travail Humain (8 heures de travail/jour pendant 300 jours/an pour une personne).



Nouvelles Campagnes

La revue Nouvelles Campagnes (BP 1154, 31036 Toulouse Cédex) a publié de nombreux points de vue sur les Etats Généraux du Développement Agricole, dans ses numéros 23 (avril 83) et 24 (juillet 83). Ce dernier numéro comprend notamment un article relatant le déroulement de l'enquête dans une petite région de Haute Garonne où les différents partenaires sont bien mis en évidence

Nouvelles du front de neige

STATIONS

Le 27 juin dernier le département de la Savoie a décidé de mettre les skieurs à contribution, afin d'améliorer la route d'accès aux stations de Tarentaise (200.000 lits). L'Etat participera pour 25 millions de francs/an jusqu'en 1988. Le Département, l'Etablissement public régional Rhône-Alpes et les skieurs assureront 40 millions. L'augmentation annuelle des forfaits de 2% sur 5 ans sera directement affectée aux travaux de la R.N. 90.

Une bonne partie du "succès" des stations de sports d'hiver vient de ce que dès leur construction une partition rigoureuse a été faite entre le rentable et le non-rentable. Le rentable (les remontées mécaniques, l'immobilier) était privatisé et le non-rentable (les routes par exemple) était départementalisé ou étatisé. Aujourd'hui l'immobilier stagne, l'acheteur de studio est un animal rare. En revanche la clientèle journalière augmente. C'est lui, le skieur qui ne fréquente la station que pour ses remontées mécaniques, qui est visé, c'est lui qui paiera et contribuera à entretenir les routes (qu'il utilise) qui maintiennent en vie les géants immobiliers.

Quand une station doit prendre en charge aussi ce qui n'est pas rentable, ce qui d'ordinaire est financé par le département, la région ou l'Etat, que se passe-t-il? Elle dépose son bilan. Sans l'intervention des pouvoirs publics la station des Arcs en serait venue à cette extrémité, ayant dû consacrer 55 millions de francs à la lutte contre les dégâts d'une rivière et au réaménagement de la route conduisant à Arcs 2000. La Société d'Aménagement de la Savoie (société d'économie mixte) est donc venue au secours de Roger Godino, l'un des promoteurs les plus arrogants et triomphalistes des Alpes. Celui qui prétendait "construire l'imaginaire", selon le titre d'un ouvrage d'autocélébration, prend connaissance du goût amer de la déconfiture. Mais alors que la cause principale de cette déroute est la mévente de l'immobilier, pourquoi le Comité des Unités Touristiques Nouvelle accorde-t-il 60.000 m2 supplémentaires ?

TERTIAIRE

"La façon qu'ont l'employé de banque, le groom ou la demoiselle des postes d'exprimer soit par leur acrimonie, soit par leur hyper-dévotion, qu'ils sont payés pour le faire - c'est cela qu'il y a en eux d'humain, de personnel et d'irréductible au système. La grossièreté, l'insolence, la distance affectée, la lenteur calculée, l'agressivité ouverte, ou inversement le respect excessif, c'est cela qui en eux résiste à la contradiction d'avoir à incarner comme si c'était naturel une dévotion systématique, et pour laquelle ils sont payés, un point c'est tout. D'où l'ambiance visqueuse, toujours au bord de l'agression voilée, de cet échange de "services", où les personnes réelles résistent à la "personnalisation" fonctionnelle des échanges". J. Baudrillard, La Société de Consommation, S.G.P.P., 1970

MODE

Mode: remarqué une parka pare-balles pour le ski. Aves doublure amovible. De 2000 à 3000 francs selon le niveau de protection.

HEROS

On savait que le skieur aspirait à devenir un simple mobile gravitant de remontée mécanique en remontée mécanique, traversant massif après massif sans déchausser. Mais avant qu'on soit parvenu à la mécanisation de tous les alpages, à la jonction de toutes les stations, il y a pas mal de situations absurdes à expérimenter. Ainsi un moniteur de Tignes a-t-il parcouru en 36 heures 587 km sur une piste de 250 m desservie par un téléski. Le héros mettait les montées à profit pour uriner, boire de la Badoit et manger du sucre.

Les travailleurs saisonniers, nombreux dans les métiers du tourisme, sont devenus l'exemple à ne pas suivre cité par les comédiens lors de leur grève du 20 janvier 83. Pierre-Olivier Scotto (vous connaissez sûrement!) a déclaré au Martin de Paris (12/01/83): "...les nouvelles lois sur le chômage deviennent proprement scandaleuses. Si elles paraissent, je pense qu'elles signifieraient un arrêt brutal du métier pour un tas de comédiens qu'on est en train de vouloir traiter comme des ouvriers saisonniers: trois mois de travail, trois mois de chômage".

INDIENS

En lisant Le Monde (8-9 mai 83) on a appris que les Indiens des réserves américaines vivent des ressources de leur sous-sol (enfin, de ce qu'il en reste), mais aussi de petites stations de sports d'hiver. Une partie du budget des Utes du sud provient de la petite station de Mesa Verde. La station de Sierra-Blanca et un complexe touristique de luxe sont situés sur le territoire des Apaches Mescaleros. On aimerait en savoir plus. Savoir si pour une fois les Indiens tirent réellement les ficelles du cirque blanc.

Chronique

du désenclavement

Le thème du désenclavement est un thème trop riche pour qu'aucun homme politique y renonce. Il garantit la cohérence d'un discours, il allèche, il mobilise, il sonne le rappel de la clientèle politique. Il annonce des routes, des voies ferrées, des canaux, des tunnels, des ponts - rien de plus concret - et provoque le mirage de régions actives, irriguées par ces voies de communication, baignées de leurs "retombées" - rien de plus idéologique. Ce langage commun à toutes les politiques nous intéresse. Il parle du mouvement dans l'immobilité. Il confond le réel et l'évidence, ce qui fait du bruit et ce qui est vivant, ce qui passe et ce qui relie. Dans cette chronique, on trouvera désormais des citations, des matériaux de toutes provenances sur ce thème caricatural d'un discours politique régional. La décentralisation, selon nous, passerait aussi par l'abandon de ce lexique qui traduit trop combien l'esprit des politiques est resté jacobin.

Les lignes qui suivent sont extraites d'un dialogue entre René EHNI et Michel LE BRIS, dialogue auquel participait également J.P. LE DANTEC, sur le thème "Faut-il désenclaver l'Alsace?", diffusé par France-Culture le 25/7/78. Le style oral de l'enregistrement a été ici conservé.

René Ehni: Peut-on désenclaver l'Alsace? Qu'est-ce que ça veut dire ce qui est enclavé et comment-on désenclave, parce que ce truc-là toutes les semaines on le trouve dans "L'Alsace" et dans les "Dernières Nouvelles". Il faut désenclaver l'Alsace. Le dernier des connards de nos politiciens qui ne sait plus quoi dire pour avoir des subventions réclame le désenclavement, ils veulent désenclaver et ça les réunit tous, même les communistes disent "il faut désenclaver"

Jean-Pierre Le Dantec: C'est typiquement ce qu'on pourrait appeler du mauvais français au sens le plus trivial du terme. Désenclaver... c'est un langage qui a été forgé par des technocrates de pouvoir... D'où vient-il? Il vient manifestement d'une idée de l'Etat se manifestant dans toutes ses ramifications et partout et déchaînant à travers sa vision du monde des retards, des décalages, des restes, des trucs qui ne marchent pas dans le système général... Des techniques vont faire en sorte que ces retards, ces restes soient absorbés par la machine et il me semble que moi, breton, et vous, alsaciens, la question qui nous relie c'est pas du tout le désenclavement, c'est la communion, pas la communication, la communion.

La Bretagne, excentrique par rapport au pouvoir français, par rapport à l'Europe,

un nez qui rentrait bizarrement dans la mer, périphérique, qui n'était pas relié, ni par des voies de communication (routes, etc) ni par des chemins de communication par la radio, la télé... Il s'agissait de remédier à cette horreur. Or ça signifierait apparemment que dans le langage des gens, en Bretagne comme en Alsace, la pensée et l'expression ne nous conduiraient pas naturellement à une vision universelle. (Comme si on ne pouvait pas) nous-mêmes trouver les chemins de l'universalité, les chemins de la communication lointaine (à partir de la singularité bretonne, alsacienne, occitane). Les chemins de la communion avec les autres, ça fait des centaines d'années que ça fonctionne. Nos liens préférentiels à nous sont tournés vers l'Ir-

Bruit

"(..) Les régions montagneuses limitent assez bien les étendues susceptibles d'être perturbées par l'aménagement d'une route à l'intérieur du périmètre de la ligne de crête. C'est ainsi que pour un projet de tunnel sous le col du Montgenèvre (liaison MARSEILLE-GAP-MILAN), une variante sous le col voisin de l'ECHELLE conduit à une économie de 141 millions de francs (évaluation 1975) mais pénètre dans cette même vallée sur 15 kilomètres, intéresse directement 5700 hectares et indirectement 16000 hectares dans la vallée de NEVACHE (voir figure). L'on peut répéter ce type d'évaluation spatiale pour toute route en montagne qui pénètre à l'intérieur d'un périmètre bien défini de lignes de crête". Pour les détails de la méthode et les calculs se reporter à l'article de M. Maurin et J. Lambert, "Le bruit des moyens de transport terrestres en France, prospective pour l'an 2000", Revue d'Acoustique, n° 59 et 60, 1981-1982.

lande, Galles, vers toute une série de cultures qui nous sont parentes. Connaissez-vous les mythes arturiens, les grandes chansons de geste de la Table Ronde? En fait, il s'agit-là d'une même configuration de l'espace, de ces royaumes arturiens qui n'ont pas de frontière et pas de centre mais dans laquelle la mer nous unit au lieu de nous séparer.

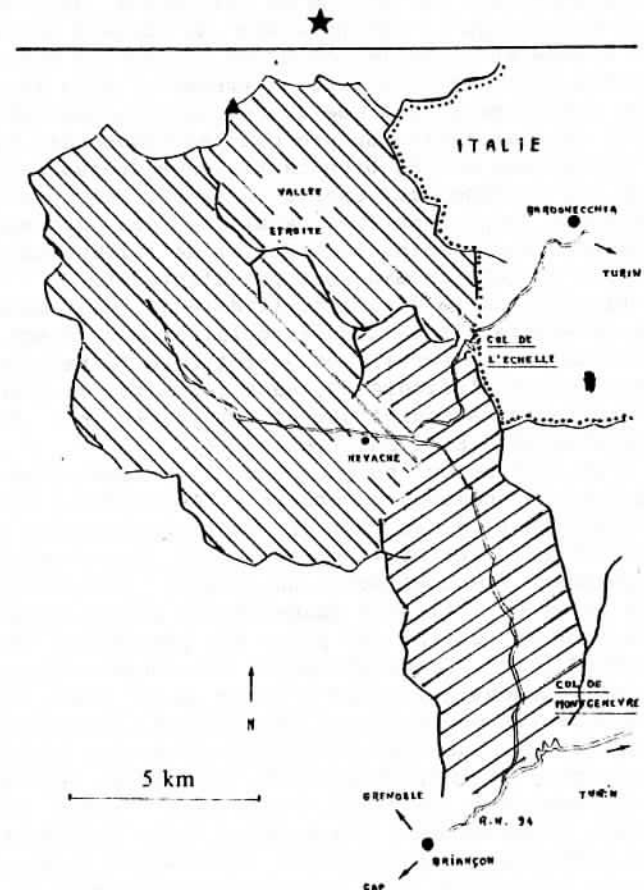


Figure 2
La vallée de NEVACHE

- //// Espace directement touché par l'accès routier au tunnel de l'ECHELLE.
\\\\ Autre espace susceptible d'être exposé à un trafic réduit.

Cervières Airport

On connaissait l'inventaire de tous les sites où il est possible d'implanter des centrales nucléaires, celui de tous les sites où il est possible de construire des stations de sports d'hiver, celui de tous les sites qu'il est possible de transformer en champs de tir, celui de tous les tunnels qu'il est possible de creuser entre la France et l'Italie, celui de toutes les autoroutes qu'il est possible de tracer... Dans tous les cas il ne s'agit que de catalogues, sans effets de réalisation. Encore que les bétonneurs de l'Équipement soient bien partis pour épuiser celui des stations de sports d'hiver. Mais tout cela est trop connu. Le catalogue des schémas d'aérodromes a moins fait parler de lui. Certains de ses projets ne manquent pas d'intérêt.

Identifions le document. Il date de 1976, mais il en existe sûrement un exemplaire plus récent, en tous points pareil, et s'intitule "Catalogue des Schémas d'aérodrome", dans le cadre du Plan d'équipement aéronautique et est publié par le secrétariat d'État aux Transports.

Pour la zone qui nous occupe, il s'agit d'altiports. La commission concernée "a procédé à une évaluation (...) des flux de trafic probables à écouler sur les stations les plus importantes recensées et a effectué un premier classement des sites ou altiports susceptibles d'être retenus pour satisfaire ces pôles de génération de trafic" (sic). Comme altiports "reconnus comme économiquement justifiés à terme pour être le siège de lignes aériennes régulières", on trouve Vars-Risoul, Jausiers, Sestrières (dans les Alpes Maritimes) et Isola-Mollières. Cervières figure seule dans une deuxième liste des "sites en cours d'aménagement ou à créer pour desservir des stations susceptibles de nécessiter, à long terme, au-delà de 1985, une desserte aérienne régulière". Enfin, une troisième liste regroupe les "altiports pouvant desservir des stations au moyen de liaisons aériennes de nature touristique, à la demande ou sportive" rassemble Orcières, Super-Dévoluy, Les Orres, La Foux-d'Allos, Le Sauze, Auron, Val Pelens, Valberg, Caramagne et Isola 2000.

"Le temps continue de passer sans que nul n'y prenne garde". Les générations se sont succédées devant la vieille poudrière. La route pour laquelle on y avait rassemblé des explosifs ne se fera jamais, ainsi l'ont voulu les esprits minuscules des montagnes au visage barbouillé de vert. Mais on continue de veiller sur l'inutile réserve. Parfois, c'est l'alerte et on décroche le fusil, surpris de voir à sa place "une tache allongée sur le papier peint". Pourtant, "la dernière fois qu'on l'avait utilisé, n'était-ce pas à peine hier?" Mais on guette toujours, comme si



Le dossier est accompagné de plans si médiocres que nous n'essaierons pas de les reproduire. Au cas où elle n'aurait pas été consultée ni informée, précisons à la population de Cervières que son futur altiport se situe au sud-est de la cime Saurel, à peu près sur le mot "Chaussard" du toponyme crête de Chaussard de la carte au 20.000° (devenue crête de Chouchar sur la nouvelle carte au 25.000°) et mesure 600 mètres de long sur 100 de large. L'accès en sera facile tant par la France que par l'Italie.

Guetteurs

l'inconnu, l'étrange, l'ennemi devaient surgir à l'instant même.

Attendre. "Les choses iront leur train, une après l'autre sans que nul ne s'en aperçoive". Être. Le jour se lève sur le guetteur. Les sommets vont apparaître avec leurs nimbes roses de brumes effilochées.

D'après Dino Buzzati, Barnabo des Montagnes, 10/18, 1981.

La réalisation de la totalité des équipements recensés pour une cause ou pour une autre aurait évidemment un petit air de science fiction. Le fait que ce projet pour Cervières soit paru alors que le projet de station était déjà aux pou belles de l'histoire illustre aussi le travail des taupes technocratiques et cette "patience" des aménageurs qui se moquent des décisions ponctuelles et poussent leurs pions avec un cynisme averti.

D'une Frontière l'autre

L'image que j'ai de la frontière, c'est un trait sur une carte, convoitise des militaires qui créent le territoire national en reculant grâce à leurs victoires la limite de l'Etat qu'ils défendent. Et c'est bien ainsi que s'est forgé le mythe de la frontière: barrière, douane, barbelé, fortifications et police.

En fait, les temps changent et la frontière aussi. Celle que j'imagine n'existe pas, n'existe plus.

Le barbelé et le contrôle d'identité demeurent mais leur fonction n'est pas de définir la frontière: ils s'inscrivent dans le contexte d'un vaste quadrillage de plus en plus affiné d'une société de plus en plus policière. Le meilleur exemple en est peut-être l'ambiguïté qui résulte de la constitution de la CEE. La libre circulation des hommes et des marchandises qui existe dans le droit communautaire n'a jamais supprimé les frontières ni les contrôles. Cela prouve bien que la fonction actuelle des frontières n'est pas de contenir une "nation" dans des limites précises mais bien de surveiller.

La frontière au sens géographique est désormais périmée pour trois raisons:

1. Le développement du nucléaire relativise la frontière dans la mesure où un conflit nucléaire ne pourra se contenir (dans ses conséquences au moins) dans des limites précises et définies. Tout dépendra de la superficie du pays attaqué, de la cible choisie, du sens du vent, du relief, etc.

D'autre part, l'opération peut être commandée à des milliers de kilomètres. (Remarque "amusante": face à cette inefficacité de l'armée traditionnelle en cas de conflit nucléaire, un officier s'est écrié: "Que les militaires deviennent inutiles, voilà qui est intolérable!")



2. L'attaque par un pays étranger est devenue secondaire. Ce n'est plus un territoire que l'on défend, mais une conception du monde, un système économique, un Etat face à un ennemi intérieur. La frontière nationale délimitant le territoire est donc toute relative. Aujourd'hui, elle est devenue idéologique.

D'autre part, quand une puissance impérialiste intervient sur un conflit local (les USA en Amérique latine par exemple), c'est au nom de sa sécurité nationale, contre le même ennemi intérieur. Son ennemi intérieur peut donc aussi être à l'extérieur! Autrement dit, la frontière, le territoire n'existent plus réellement, objectivement, pour la défense. Les militaires ne sont plus sur la frontière mais à l'intérieur (quadrillage) et à l'extérieur (impérialisme). C'est pour cela que Kissinger crut pouvoir proclamer: "Il faut défendre le peuple chilien contre lui-même!"

3. L'objectif de cette doctrine de la "sécurité nationale" est de permettre aux investissements économiques de trouver des conditions favorables. L'exemple de l'Amérique latine est frappant mais toutes les nations sont concernées (ou presque). Et cet objectif s'inscrit dans le contexte de l'internationalisation de l'économie. Les pays sont économiquement de plus en plus dépendants (et plus encore avec la crise!). Production, épargne, investissements, consommation... ne sont plus des variables significatives au plan national.

L'économie est de plus en plus organisée par les firmes transnationales ignorant les frontières sauf lorsqu'elles sont l'occasion de super-profits. (Les paradis fiscaux sont une illustration de ce phénomène). Le capital d'internationalise en même temps que la production. Etudier un secteur de l'économie au niveau de la nation n'aboutit parfois pas à grand chose (d'où les difficultés des politiques économiques de secteur dans le cadre de la crise aujourd'hui) car le secteur peut être restructuré au niveau transnational (délocalisation des entreprises, contrôle par des multinationales...)

L'espace économique que les frontières devraient contenir est dépassé. Au niveau de l'organisation matérielle des hommes (production-distribution-consommation) la frontière n'existe plus: on boit du Pineau chilien, on s'habille à Hong Kong, on

se sonorise à Taïwan. La frontière est donc matériellement parlant désuète. Sa fonction principale tend à n'être que de la surveillance (surveillance des déplacements de marchandises et surveillance policière.)

Pourtant je m'interroge encore: la frontière signifie encore trop de choses pour renvoyer le concept aux oubliettes de l'histoire. Et puis, en regardant la publicité, il m'a semblé subitement que la frontière venait d'être réinventée.

Le 5 octobre, un mois après la reprise du travail, quand les souvenirs de l'évasion estivale s'effritent, surgissent des murs parisiens les publicités pour les sports d'hiver. Et au mois de février, ces mêmes murs sentiront la plage, les cocotiers et l'huile solaire... Cela m'a tout d'un coup donné l'impression que si la frontière économique et militaire n'existait plus, celle qui entérine le dépaysement et l'exotisme demeure mais ce n'est pas exactement la même. La seconde ne délimite pas le pays mais la ville. Elle

en différencie l'intérieur de l'extérieur: l'exotisme, c'est aussi bien l'Afrique que les Hautes Alpes, partout où l'on s'en va rechercher les "vraies valeurs" de la nature, des hommes et de la vie...

Mais il est clair que cette frontière entre la ville et tout ce qui lui est extérieur n'est qu'une stratégie publicitaire commandée par l'argent. Ce qui est étonnant, c'est que les publicitaires, pour exploiter ce besoin d'exotisme, le réduisent à des valeurs directement en rapport avec le corps et le plaisir. Voyages SSR titre: "Voir Leucade et jouir..." Dans Paris-Match: "Le plaisir du corps, c'est aussi l'Espagne". Et le Club Méditerranée: "De l'eau, de l'eau et là-bas, au loin, une voile et une autre. Et rien que vous deux, enfin presque. Pour faire de tout un maximum".

Mais la publicité de Wrangler va plus loin encore dans la redéfinition de la frontière. Sur ses affiches, on voit tantôt un squelette ensablé au fin fond du Sahara dont il ne reste que

le pantalon; tantôt un fœtus dans le ventre de sa mère équipé du même pantalon. Dans un cas comme dans l'autre, le slogan est le suivant: "taillé pour l'aventure". La frontière revêt donc une dimension métaphysique. On en appelle aux questions fondamentales de l'au-delà: avant la naissance et après la mort. Elle délimite l'existence par rapport à ce qui ne l'est pas

La frontière serait métamorphosée. Sa fonction militaire et économique céderait le pas à une fonction publicitaire et notamment touristique. Mais l'esprit de conquête demeure: En avant, tous à l'attaque, "Conforama est le pays où tout est moins cher!"

M.P.



Revue

Au fil de ses parutions le Bulletin du GAER (Groupe d'Action et d'Etude Régional des Alpes de Haute Provence, 3 rue Font-Neuve, 04190 Les Mées) nous tient au courant de toutes les manœuvres visant à la construction d'un complexe touristique à Sainte-Croix-du-Verdon (1000 lits sur 140 hectares). Le projet survient alors que le pays était en train de se revitaliser. Les capitaux sont allemands. Près de Castellane, à Demandolx, c'est un promoteur suédois qui envisage de construire 3000 lits sur 875 hectares.

Tous ceux qui ne croient pas au mirage touristique liront ces articles, pour apprendre la perversité du jeu administratif et le jeu cynique des politiques, le tout s'agencant pour former un complexe touristique. Le bulletin contient aussi des solutions de remplacement au tourisme, celles dont le tourisme prend précisément la place.

Toujours beaucoup de choses à lire dans la Rivista della Montagna (Corso Moncalieri 23/d, 10131 Torino. Italie) dans divers domaines. Ce qui en fait une revue beaucoup moins sectaire que ses homologues françaises. Citons par exemple: Architettura di montagna dans le numéro de septembre (58), un entretien avec Samivel dans le numéro de mai (56), des articles sur des massifs peu connus des Alpes. Les aspects culturels et écologiques (botanique, géologie) ne sont jamais omis.



Une fois n'est pas coutume, nous ferons l'éloge d'une publication officielle. Elle s'intitule Les Parcs naturels et le patrimoine ethnologique. Elle a été publiée en octobre 82 conjointement par le Ministère de l'Environnement, le Ministère de la Culture et la Fédération des Parcs Naturels de France qui la diffuse (Adresse: FPNF, 4 rue de Stockholm, 75008 Paris) au prix de 25 francs.

Cette brochure montre toute l'importance de la recherche ethnologique entendue au sens le plus large (de la sociologie à la botanique en passant par la linguistique et l'architecture) pour comprendre le monde rural mais surtout, et c'est

par là que la démarche est liée au développement pour combler certaines carences du monde moderne

Chaque programme de recherche est appuyé d'exemples concrets. Ainsi dans le massif de la Vanoise plus d'une cinquantaine de variétés anciennes d'arbres fruitiers (pommiers, poiriers, pruniers) a été recensée. Toutes ces variétés étaient cultivées au-dessus de 800 mètres d'altitude et plusieurs variétés de pruniers jusqu'à 1600 mètres. Une pépinière a été constituée pour recevoir les variétés traditionnelles les plus menacées. C'est aussi une façon de lutter contre la désertification. On pourrait parler au même titre de l'inventaire et de la conservation des races animales domestiques dans les Parcs Naturels ou de l'analyse de l'économie traditionnelle du Mercantour. En dressant le bilan de cette dernière, le Parc peut proposer des solutions de développement et d'aménagement. Et rien n'interdirait à d'autres régions de montagne (du tiers monde par exemple) de profiter de la démarche suivie et des résultats acquis. Développer donc, mais pas sans mémoire du peuple et conservation des choses.



La montagne aux écritures

Chronique des romans, récits, essais, poèmes, B.D. de la moyenne montagne. "Un grand pays est un pays d'aval, dit le Tao, la femelle de l'Univers."

En lisant Thomas Bernhard

Thomas Bernhard, Gel, Gallimard, 1967.
La Cave, Gallimard, 1982.
Oui, Gallimard, 1980.

L'Homme d'aujourd'hui

L'homme d'aujourd'hui ne peut plus se conserver qu'à la campagne à cent pour cent ou dans la grande ville à cent pour cent. Thomas Bernhard cite Londres, "la seule grande ville réelle" et le massif autrichien du Hausrück. Dans ces deux endroits on a toutes les chances de rencontrer "les hommes naturels", si l'on est soi-même un homme naturel, c'est-à-dire sans artifices, c'est-à-dire qui a échappé ou qui s'est échappé des écoles.

Le récit autobiographique de Thomas Bernhard, La Cave, est dominé par deux personnages. Le grand-père du narrateur, écrivain, paysan replié à la ville et le commerçant qui tient une épicerie dans une cave d'un quartier délaissé de Salzbourg. Les deux sont des "hommes naturels". Le premier a appris à T.B. la solitude et le second le vivre-ensemble.

Un "homme naturel" de la campagne peut-il survivre à la ville? Pas sans caresser l'idée du suicide, car la ville et la campagne à cent pour cent sont des espèces qu'on ne peut mélanger. L'urbaniste qui construit des villes uniformes, répétitives, sans histoire possible, est un homme d'école qui ne produit que des œuvres artificielles. Il baptise "ville" ce qui n'est qu'un tas de matériaux agencés dans un sens artificiel.

L'inhabituel c'est de lire, chez T.B., que l'homme existe à la ville. On nous a tant et tant de fois répété que la ville était à fuir, que le visage moderne du citadin était celui du trans-fuge, que son salut était dans la fuite, à la campagne ou le plus loin possible, ailleurs.

Rituellement de denses caravanes se mesurent au voyage, satisfaisant en chemin à de multiples péages et contrôles. Bouger, aujourd'hui: faire le compte de tout ce qu'il y a d'artificiel en nous, le tourisme étant la version de ce contrôle des êtres qui s'aligne le mieux sur l'économie. On croit se déplacer, changer d'air et des polices sont là pour nous rappeler que nul air n'est gratuit et que le mouvement n'a de sens que lorsqu'on a satisfait à l'impôt qu'il dissimule.

Le jour dit les hommes artificiels s'en retournent dans leur campagne artificielle et dans leur ville artificielle. Les incontrôlés, les hommes d'aujourd'hui, "naturels", n'ont pas bougé. Ils sont restés là, à faire le tour de leur chambre, de leur quartier, de leur village, de leur ville. Restant immobiles, ils n'ont pas cru devoir simuler un retour récent ou un départ proche; étant de la ville ou de la campagne ils n'ont pas cru devoir avouer qu'ils étaient d'ailleurs ou qu'ailleurs ils se trouveraient mieux. Ils n'ont pas cédé à l'ivresse de penser que l'accumulation de misères différentes les enrichirait.

Le Froid

"Ici, quand il y a de la neige, vous ne voyez personne pendant huit semaines, on dirait que tout le monde est mort" note T.B. Gel est le récit de l'observation d'un peintre retiré dans la montagne industrielle, à la demande de son frère, peintre dont l'art s'est de même retiré, peintre sans œuvres, par un jeune étudiant en médecine. Le gel est tout-puissant et la société toute-puissante a gelé le peintre dans ses aspirations esthétiques et humaines. Dans son délire logique sur sa propre destruction, il ne reste de son art que des sensations de couleur comme seul le gel abominable de cette montagne sait en surprendre. Le pays est là, jonché de cadavres - pas de promenade sans découverte macabre - comme le tableau clinique du gel sur les hommes, gel de l'âme, gel des corps. Le peintre s'y est retiré sans doute parce que cette horreur, dont il est une des traces, claudicante et maculée de haine, lui procure encore le repos. Broyé par la société il trouve dans ce pays le lieu d'un relatif repos, parce que l'horreur y marche toute seule, parce qu'il n'est plus seul à la supporter, parce qu'elle appartient à d'autres, qui s'en sortent par l'alcool, l'érotisme ou le crime.

Dans le sang qui jaillit et les corps gelés des biches et des chevaux, dans les corps gelés des soldats inconnus qui explosent sous la main de leurs détrousseurs, on voit l'exorcisme des horreurs du nazisme. Mais le récit peut se lire tout autant comme une phénoménologie du froid. La facilité serait de croire que les esprits frustrés rencontrés dans l'auberge où le peintre et l'étudiant ont établi leurs quartiers sont des esprits déjà congelés. Ce serait bien facile de se mettre à l'abri de la barbarie et de se dire qu'après tout ceux-là avaient des dispositions. Le nazisme est comme le froid: des petits réflexes suffisent à le remettre à sa place. On ferme son manteau comme on se remet les idées en place.

"Comme les bêtes dans les étables, le froid rapproche les gens autour d'une marmite fumante ou bien autour d'un livre. Le froid est l'état naturel qui a le plus de pénétration. Les écoliers ne vont que jusqu'aux pieds des falaises de roc puis s'en reviennent de crainte d'être surpris par le froid. Souvent les écoles restaient

fermées à cause du gel. Des hommes meurent brusquement au milieu d'une phrase commencée, au milieu d'un appel au secours" (Gel, p. 241). Le froid fait le mot et les idées rares. La phrase gelée ne se réchauffe pas ou bien se répète, incompréhensible. Des fragments se sont perdus dehors. Il est beaucoup plus dur de parler dans le froid que dans la tiédeur océanique. Mais le mécanisme de la pensée est le même ici et là. La parole froide, rare, n'est pas plus murie. Elle est spontanée, elle est ce qui passe par la tête mais, interrompue, elle devient bizarre, pesante et hachée.

"Le froid exerce une puissante tentation". Celle de la mort propre, de la conservation illimitée, celle de la surprise aussi causée au vivant qui vous découvrira, dans un ravin ou sous un buisson, celle de l'engourdissement de l'esprit et du corps indemne.

★

Paysage

T.B., l'écrivain, vit comme les personnages de ses récits, à proximité d'usines de pâte à papier qui selon l'heure et le temps qu'il fait répandent alentours des odeurs pestilentiennes. Il ne cède pas à la facilité du paysage montagnard séduisant sur le fond duquel la détresse de ses personnages paraîtrait encore plus grande alors que le monde serait sauf. Dans la puanteur c'est toute la société qui est impliquée. L'abomination industrielle atteint l'individu dans sa respiration, dans son travail et sa chair, mais remonte jusqu'à la ville.

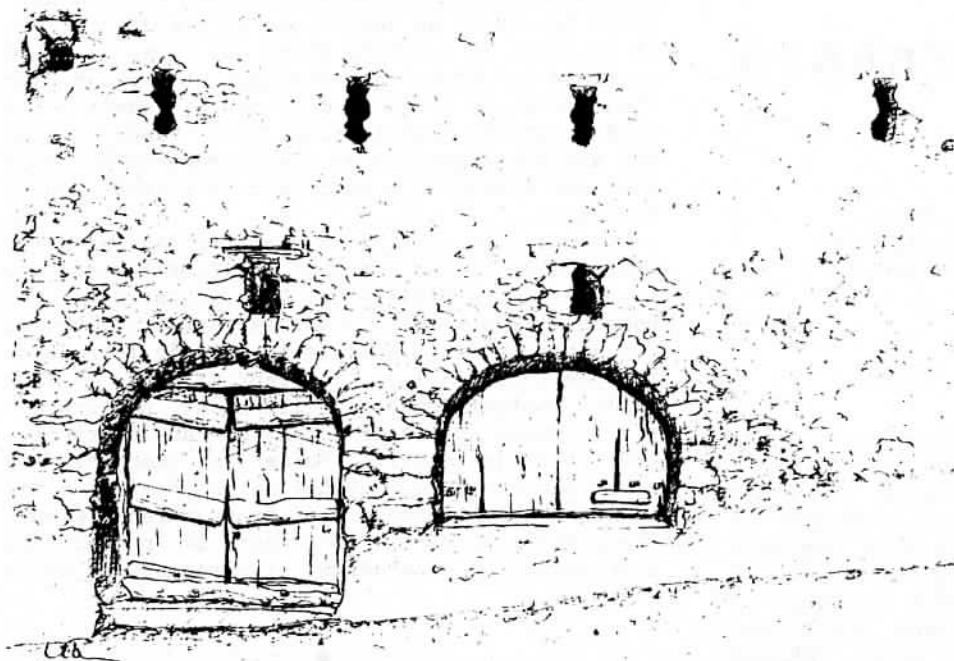
Laide est la vallée de Gel, définitivement enlaidie par les usines. Mais elle a toujours été ainsi, "dès l'origine". Dès le départ c'était sans espoir. "Une laideur de plus ou de moins, ici, ne frappe pas".

"Un paysage fait pour déchirer et tourmenter l'homme. Avec ses obscurités, ses hordes de bêtes sauvages... Partout, des chemins creux, des crevasses, des flaques, des buissons échevelés, des troncs d'arbres percés de trous. Partout une attitude hostile et brutale" (P. 186). Et le pay-

sage porte sa malédiction sur ceux qui l'habitent. Ils deviennent des bêtes sauvages, sensibles seulement à la soif, à la faim et à l'appétit sexuel dont la satisfaction leur fera oublier la montagne froide, noire, nue et lasse.

★

Hier après midi j'ai hissé ma carcasse fatiguée sur un sommet où la nature avec les accessoires de scène les plus simples -des rochers scintillants, des champs couverts de roses des Alpes rouges, une plaque de neige, une cascade, le tout sur un fond vert- constituait un si beau spectacle que j'ai perdu tout sens de ma personne. Vous auriez pu diagnostiquer une démente précoce. Sigmund Freud. Lettre à C.G. Jung, le 19 juillet 1909, citée par E. Jones, La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud.



Leur montagne

Pour moi, ce n'est ni un sport ni un plaisir, mais quelque chose de très différent: la recherche de ce qu'il y a de plus haut, la découverte de correspondances, dans la nature, avec tout ce que je me suis fixé comme modèle, tout ce que j'aimerais avoir en moi. Ces gorges profondes, avec leurs pins et leurs plantes mystérieuses! C'est d'elles que je me sens le plus proche. Mais pas parce qu'elles sont "belles". Ni le beau paysage ni les belles fleurs, au sens romantique du terme, ne m'émeuvent. La cause de mon émotion: ce sens profond, insondable, inépuisable, que l'on retrouve dans toutes les manifestations de la nature. Toute nature a pour moi de la valeur, mais celle qui s'exprime "là-haut" en a plus encore. Je voudrais avant tout pénétrer au coeur de toute connaissance purement réelle de ces apparences. C'est pourquoi j'ai toujours sur moi mon matériel de botaniste et je cherche des écrits qui m'éclairent sur tout cela. Cette réalité contient tous les miracles. Anton Webern. Lettre à Alban Berg, 1er août 1919.

★

La Vallée

CETTE année-là, dans la vallée, l'hiver avait été plus rude que jamais. En une nuit, le village se trouva pétrifié par le gel : les deux fontaines changées en deux blocs de glace immobile, et dans les maisons, même au poste de douane qui était bâti de pierre, toutes les conduites éclatées. En essayant de dégeler les tuyaux dans sa cave, avec une lampe à souder, Walter Jordan avait juste réussi à faire fondre le plomb par endroits; Margaret, en décrochant des draps mis la veille à sécher, les avait vus se briser, tels des panneaux de plâtre. A peine trait, le lait gelait dans les barattes, et le pissat des chevaux dans la rigole des écuries. Puis la neige était venue, sur la terre dénudée qui l'attendait, une neige épaisse et drue, qui durant plusieurs mois engloutit la vallée tout entière, recouvrant jusqu'au lit du torrent, dont le froid avait figé les eaux vives, recouvrant jusqu'aux croix du cimetière.

Lorsque le petit Stephens fut en trois jours étouffé par la scarlatine — et allez donc appeler un médecin dans ce pays sans âme, sans route, isolé du monde par les saisons ! — on ne put découvrir un coin de terre où l'enfouir : on dut lui creuser à la pioche un trou dans la neige durcie, en attendant le dégel, et les larmes de sa mère lui gelaient sur le visage. Le printemps lui rendit un cadavre intact et bleui, et le pasteur procéda dans la boue à de secondes funérailles.

Editorial	page 1
La Vallée, nouvelle de Maurice Pons	2-6
Transhumances 78-82. Bilan de la revue	6-8
L'agriculture dans la petite région "Briançonnais"	8-11
Nouvelles du front de neige	11-12
Chronique du désenclavement	12-13
Le bruit dans la vallée	13
Un altiport pour Cervières	14
Des guetteurs	14
D'une frontière l'autre	15-16
Les revues	16
La montagne aux écritures: Thomas Bernhard, Sigmund Freud.	17-18

Le dessin de la couverture et ceux des pages 14 et 18 sont de Claire Colmet Daâge. Celui de la page 15 est de Frédéric Simon.

Transhumances, revue saisonnière publiée par l'association du même nom.

Adresse: Le Rosier, Val-des-Prés 05100 Briançon.

Dépôt légal: à parution.

Directeur de la publication: René Siestrunck.

Comité de rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Siestrunck.

Imprimerie spéciale Transhumances.

ISSN: 0182-3108

Abonnement pour 4 numéros: 30 francs

Soutien: 100 francs. CCP: 247 38 D Marseille